

**POLITIQUE, LITTÉRAIRE, COMMERCIAL ET INDUSTRIEL**

Les abonnements d'us us ne peuvent être pris que du 1<sup>er</sup> JANVIER.  
Les abonnements datent du 1<sup>er</sup> de MOIS ; leur durée ne doit jamais dépasser 15.51. DÉCEMBRE.  
**Abonnements pour St-Petersbourg :** adresser les lettres à l'administration du journal, Maximiliansky (ancien Glorioso) péreokol, 15.  
**Abonnements pour l'Intérieur :** adresser les lettres au Trésorier du Journal de St-Petersbourg, Maximilianskij pereyokol, 15.  
**Abonnements pour l'Étranger :** adresser les lettres à l'administration du Journal de St-Petersbourg, Maximilianskij pereyokol, 15.  
Moscou, chez *Grauert*, dans le passage de la rue de la Cour, 15.  
L'argent doit être envoyé en journal. Prière de faire les appoints de prix d'abonnement le dernier jour du mois d'août ou du mois de septembre.  
soit en argent, soit en timbres poste de 5 cop. et au dessous.  
**Abonnements pour l'étranger :** adresser les lettres à l'administration du journal, Maximiliansky péreokol, 15. Joindre le prix de l'abonnement soit en argent, soit en timbres poste de 5 cop. et au dessous.

Actions du chem. de fer Rybinsk-Bologoe 62 1/2  
vend. 61 1/2 ach.  
Actions du chem. de fer Baltique 80 r. vend.  
79 ach.  
Actions de la Banque de commerce de Riga 170 r.  
vend.

## Voir la suite des dépêches à la fin de la rubrique Dernières Nouvelles.

### Allemagne.

La Germania démentant l'Univers. — C'est là un fait assez rare pour qu'on le signale, d'autant plus que le démenti a une certaine importance — historique, du moins. On se souvient de la lettre publiée la semaine passée dans le journal de M. Venilou par M. George Seignur, et dans laquelle l'auteur prétendait que l'empereur Napoléon III aurait été très affecté de la chute du pouvoir temporel du pape et aurait déclaré que ce pouvoir était nécessaire au gouvernement de l'Eglise. Or, un correspondant de Paris de la feuille ultramontaine de Berlin croit pouvoir réfuter catégoriquement les assertions de M. Seignur, et la Germania ajoute, de son côté, que la mort de Napoléon III est un événement favorable au rétablissement du pouvoir temporel. Ce journal croit savoir en outre que M. Seignur n'a nullement publié sa lettre à l'insu des chefs du parti bonapartiste, et, à ce sujet, elle constate que le retour du régime napoléonien serait la ruine de la France.

L'absence de toute démonstration du Vatican à l'occasion du décès de l'empereur Napoléon semble donner raison à la manière de voir de la Germania.

La Weser-Zeitung annonce que l'escadre d'évolutions du capitaine Werner a reçu l'ordre de doubler le cap Horn et de se rendre dans les eaux du Japon. Le capitaine Werner a rallié à Barbados (Antilles) l'escadron du capitaine Baatsch, la Virella et la Gazelle (dont on a beaucoup parlé, comme on s'en souvient, lors de l'incident de Port-au-Prince). Ces deux corvettes ne se sont cependant pas jointes à l'escadre du capitaine Werner; elles sont attendues en Europe pour le mois d'avril. Quant aux missions spéciales que M. Werner aurait reçues, ajoute la Weser-Zeitung, on ne sait rien de positif, mais il est probable que son escadre se divisera et que tel ou tel navire recevra une mission spéciale.

Nous avons mentionné les résultats négatifs de la première assemblée générale du congrès des chemins de fer siégeant à Francfort. Le congrès a pris des décisions plus pratiques dans ses assemblées générales extraordinaires du 21 et du 22 janvier. Il a adopté un nouveau règlement d'exploitation des chemins de fer et nommé un comité chargé de soumettre à un examen les inventions, concernant les chemins de fer, qui mériteraient des primes. Le congrès a institué en outre deux primes de 3.000 et de 1.000 thalers pour l'invention d'une nouvelle méthode de complément. Enfin, l'assemblée a voté un nouveau règlement d'indemnisation des compagnies pour l'emploi réciproque de leurs wagons. D'après ce règlement, le chiffre de l'indemnité ne sera plus fixé d'après le nombre de milles parcourus par les wagons prêts, mais d'après la durée de cet emploi. Ce nouveau règlement a été adopté en principe par le congrès, mais aux dernières nouvelles on en discutait encore les détails.

PRUSSE. — S. A. R. le prince Auguste de Wurtemberg, commandant en chef du corps de la garde prussienne, a pris congé le 22 janvier de L. M. l'empereur et l'impératrice avant son départ pour St-Petersbourg, où le prince vient assister aux funérailles de sa sœur, feu S. A. I. M<sup>re</sup> la grande-duchesse Hélène Pavlovna.

La séance du 22 janvier de la Chambre des Députés n'a pas offert d'intérêt particulier. L'Assemblée a consacré cette semaine plusieurs affaires secondaires en attendant la reprise des débats sur les lois ecclésiastiques, soumises actuellement à l'examen de la commission Benignes.

Elle s'est occupée d'abord, mercredi dernier, d'une motion de M. Elser-Gronow demandant que l'administration des forêts de l'Etat passât dans le ressort du ministère de l'Agriculture, mais la Chambre a été d'un avis contraire et la motion Elser a été repoussée à l'appel nominal par 164 voix contre 142.

Le reste de la séance a été consacré au dépouillement de diverses pétitions, parmi lesquelles une, émanant de la population polonoise de la Prusse occidentale, — et revêtue de 50.659 signatures, dont 12.906 figurées par trois croix, — demandait la parité de droits de la langue polonoise et de la langue allemande dans cette province. — La Chambre a passé à l'ordre du jour.

A la fin de la séance, M. Lasker a mentionné un passage d'une lettre adressée au président de l'Assemblée par le prince Biron de Courlande et concernant les incriminations de M. Lasker lors du premier débat sur la loi des chemins de fer. L'orateur s'est réservé le droit de réfuter les assertions du prince lors de la discussion en deuxième lecture du projet de loi

jour pour cette entrevue. Le grand vizir, qui apparemment ne comprit point le désir du prince de s'entretenir avec lui d'une manière non-officielle, reçut le prince avec tout l'apparat déployé dans les réceptions officielles. C'est ici que se place le célèbre épisode du *paletot noisette*, qui, à cette époque, a donné tant de pâture aux nouvelles de la presse occidentale. M. Bogdanovitch, se basant sur les versions authentiques qu'il a eues sous la main, la réduit à ses vraies proportions, en racontant ce qui suit :

L'ambassadeur de Russie, ne prévoyant point le malentendu qui lui valait les honneurs d'une réception officielle, se rendit chez le grand-vizir en habit noir par-dessus lequel il avait mis un vêtement approprié à la saison (un paletot), qu'il garda en traversant un long corridor non-chauffé, dans la supposition qu'avant d'entrer dans la salle d'audience, il passerait par une antichambre où il pourrait déposer son pardessus. Arrivé au bout du corridor, il se leva une portière de drap noir et se trouva inopinément en face du grand-vizir revêtu de son uniforme de cérémonie et l'attendant sur le seuil de la porte. Avant d'aborder le grand-vizir, le prince Menschikow se débarrassa de son paletot, le jeta sur son bras et, après s'être assis à la place qui lui était offerte sur un sofa, le posa à côté de lui.

L'entrevue dura un quart d'heure environ. Le grand-vizir reconduisit l'ambassadeur le long du corridor et lui indiqua Fuad-Effendi, qui se tenait en grand uniforme sur le seuil de son bureau ministériel. Le prince Menschikow passa en faisant semblant de n'avoir pas entendu les paroles du grand-vizir. Cette démonstration força Fuad-Effendi à donner immédiatement sa démission, qui fut acceptée par le sultan. Ce fut Rifaat-Pacha qui remplaça Fuad-Effendi au poste de ministre des affaires étrangères.

sur l'emprunt de 120 millions pour travaux de chemin de fer.

La prochaine séance a été fixée à hier, vendredi, 24 janvier.

On sait que l'empereur Napoléon III était chevalier de l'Ordre de l'Aigle-Noir. Son décès a été annoncé officiellement aux chevaliers de l'Ordre, au chapitre qui a eu lieu le 19 janvier à Berlin.

La Deutsche Reichs-Zeitung croit savoir que les signataires du télégramme au cardinal Antonelli, à la suite de l'allocution pontificale du 23 décembre dernier, ont comparu devant le juge d'instruction. Le baron de Loe, président de l'association catholique et promoteur de cette démonstration, n'est cité que pour le 21 janvier, par la raison que, en sa qualité de député à la Chambre, sa comparution doit être autorisée par la législature.

Les affiches du 21 janvier de l'Opéra royal de Berlin annoncent que M<sup>me</sup> Pauline Lucca a payé l'amende fixée pour rupture d'engagement et que la cantatrice ne fait plus partie du personnel des artistes de l'Opéra. La *Kölnische Zeitung* croit que le paiement de l'amende équivaut à un premier pas vers la réconciliation.

WUTTEMBERG. S. M. le roi Charles a reçu en audience le 20 janvier M. le conseiller intime de légation d'Abeles, ancien chef d'affaires du Wurtemberg près la cour impériale de Russie, puis M. le conseiller de légation baron de Mancker, nommé récemment aux mêmes fonctions.

Autriche-Hongrie.

La Tages-Presse croit savoir de bonne source que le baron de Lasser, ministre de l'Intérieur, présentera définitivement le projet de réforme électorale dans la séance de mardi prochain de la Chambre des Députés du Reichsrath, et qu'il consacra un long discours au développement des principes qui ont servi de base à ce projet.

L'Agrar-Zeitung annonce que, outre deux confiscations de poudre qui ont eu lieu dernièrement à Agram et à Sissek, un troisième envoi de poudre vient d'être saisi.

Le prince d'Auersperg, président du ministère cisleithan, est parti le 21 janvier pour Presbourg, afin de rendre visite à la famille de sa belle-sœur, la princesse Sarolta d'Auersperg, née comtesse Szapary, qui vient d'être victime d'un déplorable accident. La veille, la princesse devait se rendre à un grand bal donné par le comte Schaafgotsche, avec sa fille, charmante personne de vingt ans. Ces dames étaient habillées pour le bal et mettaient la dernière main à leur toilette, lorsque, par imprudence d'une camériste qui avait posé une bougie à terre, la robe de gaze de la princesse s'enflamma tout à coup. Sa fille, la jeune princesse Anna, s'empressa de porter secours à sa mère et, affolée de terreur, elle essaya d'éteindre les flammes avec les mains. Elle se brûla cruellement et ses propres vêtements sont bientôt tout en flammes; la camériste partage le même sort; le feu se communique aux draperies et bientôt tout l'appartement est en feu. Aux cris désespérés des victimes, les domestiques accoururent et parvinrent à maîtriser le feu.

La princesse Sarolta et sa fille ont eu de graves brûlures. Des médecins ont été appelés sur-le-champ et ont prodigué leurs soins aux malades, qui souffrent atrocement. Une consultation a eu lieu le soir même, et les médecins sont d'avis qu'à moins de complications imprévues, l'état des victimes n'est pas désespéré.

Aux dernières nouvelles, en date du 21, les brûlures de la princesse Auersperg sont moins graves qu'on ne le croyait d'abord, tandis que celles de la jeune princesse Anna sont très sérieuses.

La princesse Sarolta d'Auersperg est venue du général-major prince Alexandre d'Auersperg, frère du prince Adolphe, président du ministère autrichien, et du prince Carlos, maréchal de Bohême.

France.

Le 21 janvier, une série de messes a eu lieu à la chapelle expiatoire, rue d'Anjou, dit le *Constitutionnel*.

Le duc d'Anjou a assisté à la messe de huit heures et demie et s'est fait inscrire.

Le prince de Joinville, qui s'est également fait inscrire, a assisté à la messe de dix heures et demie.

Le duc de Nemours et sa seconde fille, la princesse Blanche d'Orléans, ont assisté à la messe de onze heures.

Le comte de Paris, malade, avait envoyé une lettre d'excuses, mais il s'est fait représenter par M. le comte de Beauvoir.

A la messe de midi ont assisté le duc de Montpensier, la reine d'Espagne, le comte d'Aquila, les princes Louis de Bourbon et François d'Assises, le comte de Trani, le comte Trapani et sa femme, le prince de Bourbon de Naples.

Un certain nombre de généraux français ont été remarqués, parmi lesquels le général

Changarnier, le général Geslin, en uniforme, avec son officier d'ordonnance, M. Imbert.

Le Figaro constate en outre que l'on se préoccupait beaucoup à Paris de savoir si les princes assisteraient au service funèbre et que l'on commentait le mot dit l'avant-veille à la duchesse de Galliera, par le duc d'Anjou : « Les journaux me font courir les salons — comme s'ils étaient tendus de noir. Je n'accepte qu'une invitation, celle de M. Libman. »

(M. Libman est la personne qui a préservé la chapelle de la destruction pendant la Commune et qui a organisé le service de la cérémonie funèbre qui a eu lieu à la chapelle expiatoire).

M. le général Le Flô, venant de St-Petersbourg, est arrivé le 21 à Paris, où il vient passer un congé.

Plusieurs journaux parlent d'une circulaire qui serait adressée par M. le ministre des affaires étrangères à nos agents diplomatiques. Cette circulaire présenterait comme très satisfaisantes les relations du président et de la commission des Trente.

M. Rouher n'est décidément pas arrivé à Paris, comme le bruit en a couru.

L'impératrice l'a prié de passer une huitaine de jours à Chislehurst pour régler diverses affaires de famille.

On excepte de Perpignan que la température exceptionnelle dont on jouit dans ce pays, déjà très favorisée sous le rapport du climat, dépasse tout ce qu'on avait vu dans les années précédentes. Les amandiers sont partout en pleine floraison comme aux premiers jours du printemps, et chose étrange, quelques-uns de ces arbres, qui n'avaient pas perdu les feuilles de l'an passé, se couvrent de fleurs.

Dans plusieurs champs, et notamment dans ceux de la plaine d'Orléans, le lin est tout en fleur et l'on voit un champ d'orge dont les épis sont en pleine floraison. Quant aux artichauts de la contrée, si précoces comme on sait, ils auront encore avant d'un mois sur les années ordinaires. Jeudi dernier, les rayons du soleil étaient si chauds, que les dames se sont servies d'ombrelles sur la promenade. Si ce temps continue, l'année 1872 n'aura pas eu d'hiver dans notre pays.

(Corresp. part. du JOURNAL DE ST-PETERSBOURG.)

Jeu, 16 janvier. La Femme de Claude, pièce en trois actes. Selon l'usage, l'affiche avait omis le nom de l'auteur; mais dans la même affiche avait pris la peine d'annoncer cette pièce dans sa brochure de l'Homme-Femme, et d'ailleurs ces choses-là se savent toujours, à Paris. Toutes les loges et bon nombre de fauteuils étaient retenus jusqu'à la huitième représentation. La plupart des billets ont été revendus dix fois leur valeur.

La salle était splendide. On peut lire dans le Figaro la liste des personnages du high-life et du journalisme qui s'étaient donné rendez-vous pour cette fête de la curiosité. Bornons-nous à la pièce. Nous essayons de reproduire autant que possible le dialogue. Le sens sera exact, si le texte ne l'est pas toujours.

PREMIER ACTE. — Césarine frappe à la porte, puis à la fenêtre. La servante la fait entrer.

— Depuis quand ferme-t-on la porte ici ? dit Césarine à son ex-coiffante.

— Depuis votre départ, depuis trois mois, à partir du jour où vous avez écrit à votre mari que vous partiez pour aller voir votre grand-mère malade.

— Qu'a-t-il dit de moi, mon mari ?

— Rien.

— Pas un mot ?

— Non.

— Qui est-ce qui dirigeait la maison en mon absence ?

— M<sup>re</sup> Rebecca, la fille de notre hôte, M. Daniel.

Césarine réfléchit un instant, puis fait cette belle question :

— Rebecca est sa maîtresse ?

Les vives dénégations de la servante, qui défend l'honnêteté de la jeune juive, finissent par convaincre à peu près Césarine, qui, d'ailleurs, estime son mari.

Mais la confidente est curieuse. Elle s'étonne de voir cette femme, qui a donné au contrat conjugal, non des coups de canif, mais de grands coups d'épée à deux mains, revenir tranquillement se réinstaller chez Claude, qui n'a pas l'air de se rappeler même son existence.

— Je suis revenue, dit Césarine, parce qu'il y a ici une impression nouvelle à éprouver...

— Bah ! Est-ce que vous voudriez enserceler le juif ? Non ? Alors, c'est M. Antonin, l'élève de votre mari ?

— Oh ! ce serait trop facile. Celui-là m'aime depuis longtemps. Je le laisse se morfondre : c'est bien plus amusant.

sances occidentales à Constantinople, au commencement du mois d'avril. A partir de ce moment, l'ambassadeur de Russie commença à prévoir de sérieuses difficultés et demanda des instructions supplémentaires. On lui répondit par l'intermédiaire de son tenir strictement aux instructions premières dont il était muni, et, dans le cas d'un refus de la Porte, de fixer un délai de trois jours pour l'acceptation des propositions russes. Ce terme expiré, le prince, s'il n'avait point reçu de réponse catégorique, devait considérer sa mission comme terminée et quitter immédiatement Constantinople. Se conformant à ces instructions, le prince fixa à Rifaat-Pacha le terme du 10 mai (28 avril), mais la réponse qu'il reçut ce jour-là ne pouvait point être considérée comme une acceptation des propositions de la Russie. Une audience accordée entre temps par le sultan à lord Redcliffe avait déterminé cette réponse évasive. L'ambassadeur de Russie prit alors sur lui de fixer un nouveau délai de trois jours, pendant lequel il eut une seconde entrevue avec le sultan. Le 3 (15) mai il recevait du grand-vizir la demande d'un troisième délai, qu'il accorda encore, tout en constatant que la rupture des relations diplomatiques de la Russie avec la Porte était déjà un fait accompli.

Le départ de l'ambassade fut différé d'abord jusqu'au 6 (18) mai et ensuite jusqu'au 8 (20). N'ayant point reçu, à cette date, de réponse satisfaisante, le prince Menschikow partit le lendemain pour Odessa, où il attendait la reprise des négociations. Comme on ne l'ignore point, cette reprise, que le prince semblait considérer comme possible, n'eut point lieu. Une note envoyée de St-Petersbourg à Constantinople demanda la signature, dans le délai de huit jours, du dernier projet présenté par l'ambassadeur de Russie à la Porte Ottomane, avec la menace de faire passer aux troupes russes la frontière turque en cas de refus. « Le résultat

immédiat de cette mesure, dit M. Bogdanovitch, fut l'apparition de la flotte anglo-française à l'entrée des Dardanelles. L'ordre qui déterminait cette démonstration fut donné à la fin de mai (nouveau style) alors que notre gouvernement n'avait point encore annoncé son intention d'occuper les Principautés. »

Si nous nous sommes arrêtés si longtemps sur article de M. Bogdanovitch, c'est qu'il nous a semblé jeter une lumière toute nouvelle sur l'attitude du prince Menschikow dans les négociations dont il était chargé à Constantinople et qui aboutirent si fatalement à la guerre d'Orient. Personne n'ignore qu'on avait fait jouer très longtemps un rôle assez important, dans cette issue, à la roideur des allures personnelles du négociateur russe. La fable du « Paletot noisette » avait fait fortune. De son vivant, le prince avait toujours dédaigné de répondre à tout ce qui se débitait sur son compte. Heureusement que l'histoire n'éprouve point de ces scrupules altiers, fort honorables d'ailleurs pour les personnes qui les ressentent, mais peu propres à élucider des faits d'une importance aussi capitale que le sont les causes véritables de la rupture des négociations de 1853. M. Bogdanovitch rend un véritable service à l'histoire de notre temps en rétablissant la vérité sur une question qui était demeurée encore très obscure jusqu'à présent.

Après l'article de M. Bogdanovitch, nous devons signaler, toujours dans la livraison du *Messenger de l'Europe* qui nous occupe, un travail très-intéressant de M. le baron N. de Korff sur la nouvelle administration municipale de Vienne et les résultats remarquables auxquels elle est arrivée. L'auteur nous trace un tableau très séduisant des embellissements de la capitale de l'Autriche. Le « Nouveau Vienne » (tel est le titre de l'article de M. le baron N. de Korff) nous apparaît sous la plume du

publiciste russe comme un séjour vraiment enchanteur. Cela est assez conforme à l'impression générale que cette ville produit sur les voyageurs russes, mais nous croyons cependant qu'il entre quelque peu d'engouement dans l'enthousiasme de l'auteur et que, somme toute, Vienne, comme les autres capitales de l'Europe, a des défauts et des inconvénients que M. de Korff aura un peu dissimulés pour les besoins de la thèse qu'il défend, à savoir : que seule la complète autonomie municipale peut donner à un grand centre de population un aspect digne de la capitale d'un pays civilisé. Le nouveau Paris est là pour prouver le contraire, ce qui cependant ne veut point dire que le système adopté par le second empire à l'égard de la capitale de la France soit meilleur que celui auquel Vienne doit ses derniers embellissements.

La grande et énergique figure du prince de Bismarck semble préoccupé tout particulièrement les publicistes du *Messenger de l'Europe*. Après nous avoir donné une biographie du chancelier de l'Empire d'Allemagne, assez mal faite d'ailleurs, cette revue commence la publication d'une analyse détaillée des discours prononcés par M. de Bismarck pendant sa longue carrière politique. Ce travail a pour titre : « La philosophie pratique du XIX<sup>e</sup> siècle, » et se présente sous un aspect bien sérieux que la biographie quelque peu fantaisiste de M. Polonsky. L'auteur, qui se dissimule sous les initiales A. B., aborde son sujet en publiciste impartial. Il ne perd point son temps en écre à débâter contre l'immoralité de cette « philosophie pratique » dont il essaie de saisir les principes, il ne se répand point en protestations contre « la force primant le droit. » Cette maxime indéniablement attribuée au chancelier allemand et recueillie par lui. M. A. B. constate tout simplement que M. de Bismarck est avant tout un continuateur intelligent de la

— Mais alors...  
— Tu y es. C'est à mon mari que j'en veux. C'est que, vois-tu, depuis trois mois, il s'est passé bien des choses... J'ai été à la mort, je me suis confessée...

— Complètement ? — fait la soubrette d'un air incrédule.

— Comme on se confesse quand on va mourir. Et maintenant, je veux changer d'expiatoire.

En ce moment on entend un coup de feu qui semble partir du jardin. Césarine tressaille brusquement. — Qu'est-ce que c'est ? — C'est M. Antonin qui essaie un nouveau fusil de son invention.

Un nouveau coup de feu se fait entendre. Césarine se colle contre le mur, à l'angle d'une cheminée, et s'écrie :

— Mais fais le donc taire, cet imbécile ! Elle raconte alors qu'elle est née pendant les journées de juin, au moment où sa mère était entre le feu des insurgés et celui de la troupe. De plus, une tireuse de cartes lui a prédit qu'elle mourrait de mort violente.

Antonin, averti par la soubrette, cesse de tirer et arrive. Césarine prend le fusil, le manie « pour s'habituer », ensercelle le pauvre garçon par quelques paroles, et se retire.

Claude a tout vu, du seuil de la porte. Il n'entre que quand sa femme est déjà sortie. Antonin, son fils adoptif et son élève, lui annonce qu'il va partir et donne, pour expliquer son départ, une foule de mauvaises raisons :

— Tu aimes ma femme... répond Claude.

Le pauvre garçon baisse la tête.

— Reste ici et lutte contre toi-même. C'est ainsi que tu grandiras. Avec ta jeunesse, ton invention et une souffrance comme celle-là, on est digne d'envie. Cette femme est méprisable. Si tu parais, tu ne reviendras pas guéri. Regarde-la en face... Tu me demandes pourquoi je ne me suis pas séparé d'elle ?... Hélas ! c'est que le toit de la vie privée la retient au moins quelque peu. Elle me ridiculise un peu plus, ici, mais elle me saute un peu moins... Cette femme n'a aucun des sentiments qui nous élèvent...

ici une belle tirade sur la famille, le devoir, le bien, le mal, l'idéal, et quelques allusions, vivement applaudies, à l'état moral de la France : « Depuis deux ans, il n'y a plus de souffrances privées, il n'y a que des souffrances communes... » En ce moment, on annonce M. Cantagnac, homme d'affaires qui vient acheter la maison. Claude, qui a inventé un nouveau projectile, n'a pas inventé le moyen de s'enrichir. Après avoir hypothéqué, il vend...

M. Cantagnac, gros homme jovial aux allures de commis voyageur et à l'accent très-méditerranéen, complimente chaudement l'inventeur sur ses travaux désoctés, et lui demande l'autorisation de lui serrer la main. Mame manège avec Antonin à propos du « petit fusil. » Il verse un plein sur son fils : « Ils m'ont tué, et sa mère en est morte... Mon bon monsieur, un gros bonhomme comme moi et n'est-ce pas les larmes, ça ne va pas ensemble, n'est-ce pas ? Eh bien, je vous jure que ça va ensemble depuis deux ans... »

Claude, touché de ces beaux sentiments, le prie de se considérer comme chez lui, jusqu'à la signature du contrat de vente. Il parle de son invention, ou plutôt Cantagnac lui en parle. J'ai lu, dit le Gascon, un article très-bien fait sur votre canon. Figurez-vous que l'auteur de l'article n'a trouvé rien de mieux à faire que de chercher à expliquer votre secret. Ma parole, nous sommes une drôle de nation ! Si on écrivait sur les murs : « La parole est d'argent, mais le silence est d'or. Quiconque parlera sera puni de mort », il ne resterait bientôt plus que le bœuf... Et encore !...

Claude, interrogé, continue à parler de son canon, dont le projectile détruirait en une seconde la plus solide muraille. A la question de son hôte : « Que faites-vous du précepte : « Aimez-vous les uns les autres », il répond que la guerre sera détruite le jour où les moyens de destruction seront trop perfectionnés, et il termine par une belle, très-belle tirade, qui n'a que le tort d'être débitée sur la scène au lieu d'être lue dans la première Lettre de Dumas.

— C'est fini de ceux qui s'amusent... le monde est à ceux qui travaillent et qui croient...

Césarine arrive en ce moment et reste seule avec le Cantagnac. Elle s'assied. Cantagnac, resté debout, la regarde attentivement. Elle lui demande pourquoi.

En affaires, répond-il, on doit toujours connaître le caractère des gens à qui l'on s'adresse. Je suis devenu très-physionomiste : un coup d'œil me suffit.

— Alors vous connaissez mon caractère ?

— Mais la soubrette, en s'en allant, dit tout bas : « Elle m'a regardée dans la glace. » Evidemment c'est pour avertir le spectateur qu'en effet il y a quelque chose.

Quoi qu'il en soit, Césarine, à moitié rassurée de ce côté, commence à tendre ses filets. Elle appelle Antonin en tête-à-tête. Au bout de cinq minutes, cet agneau sans tache est magnétisé ; elle le décide à prendre ses deux cent mille francs et à les mettre dans le coffre à secret où Claude a renfermé le manuscrit qui explique en détail le secret de son invention...

— Oni, me permettez-vous de vous le dire ? — Vous me rendrez service.

— Cela peut se dire en quatre mots, dit Cantagnac en la fixant dans le blanc des yeux : Insoumise...

— Insoumise... Frivole... Féroce... Et vénales...

Césarine, à demi pétrifiée par cette insolence, dit froidement :

— Vous plaisantez, monsieur.

— Je suis très-sérieux... Combien voulez-vous, pour me vendre le secret de l'invention de votre mari ?

Étonnée de plus en plus, elle se fait répéter la proposition.

— En un mot, dit-elle, vous me demandez une infamie ?

— Je vous propose une affaire, dit simplement le coquin.

— Elle menace d'avertir son mari.

— Vous n'en ferez rien, lui dit-il. Tout est prévu. Ecoutez-moi. Je suis l'humble agent d'une société secrète, au capital de plusieurs millions, qui a pour but d'utiliser et d'exploiter, au profit de sa domination, toutes les découvertes et inventions qui se font sur toute la surface du globe. Nous avons trois moyens : l'argent, la ruse, la force... Rassurez-vous, nous n'employons que rarement... très-rarement, ce dernier moyen...

(Nous passons sur les considérations sociales dans lesquelles il entre. Ce monstrueux coquin a l'air d'être un de ceux « qui savent » ; il parle de l'état social actuel qui croule sur ses bases et auquel succèderait un autre équilibre, etc., etc.)

— Vous êtes, reprend-il, de la famille des Vier-Adler de Bavière : vous avez quelques gouttes de sang royal dans les veines... Vous avez un singulier pouvoir sur les hommes... Pas sur moi... Moi, je ne suis pas un homme, je suis une machine. Il est donc inutile de me regarder comme vous le faites. C'est du beau perdu... Je reprends. Psychologiquement, vous êtes un type classé. Voyez Trélat, p. 41, chapitre deux... Aussi, le 15 avril 1865, vous arriez-vous, au soir, sous une enseigne... elle y est encore, on peut la voir... qui représentait une jeune femme cueillant délicatement un petit chérubin dans une rose apportée par la lamour...

Deux ans après, on vous mariait à M. Claude. Si je lui racontais cela ?...

— Il le sait, répond tranquillement Césarine.

— Ah !...

Césarine ne se déconcerte pas pour si peu. Ses révélations vont crescendo ; si bien, qu'à un moment donné, Césarine cesse de répondre : « Il le sait. » En effet, l'homme avec qui elle était partie trois mois plus tôt, se trouvait être un agent chargé par la société mystérieuse de la circonscrire pour dérober le fameux secret. Ce pauvre diable a été vaincu ; devenu réellement l'esclave de Césarine, à qui il a remis les deux cent mille francs dont on l'avait muni, il a disparu, par les soins de la société anonyme. Mais on sait que Césarine s'est cachée dans un refuge où elle a fait disparaître, par un crime, le fruit de son adultère.

— Donc, termine Cantagnac, il nous faut le secret de l'invention, sinon, je me présenterai « chez le procureur du gouvernement sous lequel nous avons l'honneur d'être pour le moment... »

Sur ce, il se retire.

Césarine avait eu un moment de repentir, au moins le croyait-elle. Mais elle est prise dans l'engrenage : « Il faut que Claude me sauve ou que je le perde ! » s'écrie-t-elle. Un plan se combine dans sa tête.

— Encore cette fois, dit-elle enfin en levant les yeux au ciel, et puis, je deviendrai une honnête femme.

Le rideau baisse sur cette belle parole.

SECOND ACTE. — Césarine, prise au piège, a peur de tout ; elle a peur de sa confidente, la soubrette. — Il ne t'a rien dit, rien écrit ?... Non ? Ta parole ?

— Ma parole.

— Laquelle ?

— Celle qui ne sert pas...

Mais la soubrette, en s'en allant, dit tout bas : « Elle m'a regardée dans la glace. » Evidemment c'est pour avertir le spectateur qu'en effet il y a quelque chose.

Quoi qu'il en soit, Césarine, à moitié rassurée de ce côté, commence à tendre ses filets. Elle appelle Antonin en tête-à-tête. Au bout de cinq minutes, cet agneau sans tache est magnétisé ; elle le décide à prendre ses deux cent mille francs et à les mettre dans le coffre à secret où Claude a renfermé le manuscrit qui explique en détail le secret de son invention...

— Oni, me permettez-vous de vous le dire ? — Vous me rendrez service.

— Cela peut se dire en quatre mots, dit Cantagnac en la fixant dans le blanc des yeux : Insoumise...

— Insoumise... Frivole... Féroce... Et vénales...

perdue:—Vous avez dit que vous m'aimez! Et moi, j'ai avoué alors que je vous aimais aussi, et mon mari m'a chassée!

Antonin, moitié par aveuglement de la passion, moitié par sentiment du devoir mal entendu, se croit lié à cette femme. Il ne vivrait pas avec elle; mais ils pourrissent ensemble. Mourons! s'écrie-t-il avec une sorte d'enthousiasme. Et ils sortent en se tenant par la main.

TROISIÈME ACTE.—Il fait nuit; les rayons de la lune éclairent le cabinet de travail de Claude. L'inventeur est seul. Dans un monologue qui serait très-beau en lui-même, et qu'on accepterait fort bien s'il n'était pas le vingtème, au moins, de la pièce, l'inventeur adresse une sorte d'invocation à la grande nature et au Créateur suprême. Inspirez-moi, lui dit-il, dis-moi si ce n'est pas un droit que de frapper les trop grands coupables afin que les innocents n'aient rien à redouter d'eux.

— C'est faisable, vous le dit-il? lui dit Claude, au moment où on apporte de la lumière.

— Je causais.

— Avec qui donc?

— Avec Dieu.

— Ah! nous autres, nous appelons cela: penser. Mais, dites-moi, est-ce que ça vous arrive souvent de causer comme ça avec Dieu?

— Tous les jours.

— Vous répond-il?

— Toujours?

— Et cette fois-ci?

— Il n'a pas encore répondu.

Cantagrac fait une petite profession de foi qui n'est ni celle d'un matérialiste, ni celle d'un athée ou d'un positiviste, mais qui est tout bonnement celle d'une brute. Après quoi, il sort pour aller se promener en disant:

— Je ne suis pas bien sûr d'avoir une âme, mais je suis sûr d'avoir un ventre, auquel il faut que je fasse faire de l'exercice, si je ne veux pas qu'on me trouve mort d'apoplexie dans le coin d'un wagon de chemin de fer.

Il sort. En ce moment, la soubrette, qui est au courant de toutes les machinations et qui a même reçu une forte somme, vient se jeter aux pieds de Claude. Le remords l'a saisie au moment favorable, comme il avait saisi le valet de chambre de la Princesse Georges.

Elle raconte tout ce qui s'est passé. Césarine a entraîné l'ami, l'élevé, le fils adoptif de Claude. Elle viendra reprendre les deux cent mille francs ainsi que le manuscrit. « Le fruit de tant de travaux et de veilles », dit-elle élogiquement. Le traître sera son la fenêtre, et recevra le manuscrit en échange de deux millions.

Evidemment, c'est Dieu qui envoie la réponse.

Claude part ostensiblement, pour aller faire la conduite à son ami Daniel et à Rebecca. Pendant son absence, les deux coupables reviennent; le jeune homme est bourré de remords.

— Nous devions nous tuer! dit-il.

— Nous tuer? Je ne veux mourir! Comment peut-on se tuer quand on aime? Comment peut-on se tuer quand on est aimé?

— Alors, je suis un misérable, partez, laissez-moi.

Césarine sent son espérance faiblir; mais elle est toujours armée pour la lutte. Sachant bien à quel cœur faible et généreux elle a affaire, elle s'écrie:

— Voilà qui est habile! Feindre de vouloir mourir pour se faire aimer d'une femme, et le lendemain, feindre des remords pour se débarrasser d'elle!

Antonin fera tout au monde plutôt que de laisser planer sur lui-même un soupçon pareil. Il partira, il ira au bout du monde avec elle.

— Prenez l'abbé mon argent... dit la maîtresse d'honneur.

Au moment où le coffre est ouvert, éteignez la lampe, dit-elle. — Il obéit. Elle plonge la main dans le coffre et en retire le manuscrit.

— Malheureuse! Que faites-vous?

— Je vous enrichis. Taisez-vous. Vous seul pouvez en déchiffrer l'alphabet.

Mais Antonin ne veut pas de cette honte. Il cherche à ressaisir le manuscrit; elle résiste, s'élance vers la fenêtre, brise une vitre et lance le manuscrit en s'écriant: *Cantagrac!*

— Volente! répond une voix. C'est Claude, qui revient armé d'un fusil, et qui tue sa femme.

Le jeune homme, épouvanté, baisse la tête devant lui.

— Et toi, viens travailler, lui dit-il.

Le rideau tombe.

Nous avons rendu compte de la pièce avec toute l'exactitude dont nous sommes capables, et pourtant il est certain que nous n'avons pas pu en reproduire l'impression réelle. Pour être exact et complet, il faudrait ajouter à notre compte-rendu deux choses: premièrement une foule de détails qui seraient d'une crudité insupportable, si l'auteur n'avait pas, à son service, une prodigieuse souplesse de périphrase; secondement, une série de longues dissertations, échelonnées d'acte en acte, qui semblent avoir pour but de vulgariser les questions les plus abstruses, les moins résolues à l'heure qu'il est, de la science, de la philosophie, voire même de la sociologie.

En somme, nous avons affaire à une œuvre hybride qui n'est ni un drame, ni un sermon, ni une leçon d'histoire ou de physiologie, mais qui tient à la fois de tout cela.

Un phénomène de ce genre devait se produire. Aujourd'hui, les sciences naturelles, mêlées aux sciences sociales, envahissent tout. Elles sont dans l'air, on les respire sans s'en douter. Evidemment il devait se trouver des poètes, des romanciers, des dramaturges qui essaieraient de faire entrer dans le domaine de l'art une foule de notions rendues jusqu'ici par la science. La tendance est bonne, et, en tout cas, fatale, inévitable; mais c'est à condition que les littérateurs deviennent de vrais savants, et ne reproduisent dans leurs œuvres aucune vérité qu'ils ne se soient d'abord complètement assimilée.

Aucun écrivain moderne n'a encore résolu ce problème. Goethe l'avait fait pour son temps, mais combien la science a marché depuis! Victor Hugo l'a essayé, mais il n'a introduit dans son œuvre qu'une érudition superficielle, et souvent fautive. Dumas fils s'est efforcé de pénétrer plus avant, jusqu'au cœur de la question, mais il n'a pas réussi davantage.

A y regarder de bien près, *La femme de Claude* n'est qu'une seconde édition, revue et corrigée, de *La princesse Georges*. Dumas n'a

pas pas homme à se laisser vaincre en un seul combat d'avant-garde. Sa *Sylvanie* était monstrueuse: à qui la faute? A sa nature. *Terre-monde* était une brute qui ne méritait guère mieux que la femme qu'on lui avait donnée: on le remplacerait par un mari idéal, plein de noblesse, de désintéressement, d'amour pour le beau et le vrai. La critique avait blâmé la mort d'un amoureux platonique. Cette fois, on ferait mourir la vraie coupable, *Sylvanie*, devenue *Césarine*. On avait reproché à l'auteur de ne pas savoir peindre une figure de jeune fille innocente et vraiment jeune fille. Fort bien, *Rebecca*, la juive, la vierge idéale, prouverait le contraire. La brochure intitulée *l'Homme-Femme* avait soulevé des protestations unanimes contre la théorie du meurtre présumé: fort bien encore, *Césarine*, au lieu d'être simplement mauvaise mère et dix fois adultère, serait, même temps infanticide et voleuse, meurtrière d'un fils adultère et voleuse d'un secret destiné à venger la France. Toutes les objections étant ainsi levées, Dumas fils s'est bravement engagé dans la lutte. Il a été vaincu, complètement vaincu.

Le public de la première soirée, malgré l'interprétation irréprochable de M<sup>lle</sup> Desclée et Blanche Pierson, de Landrol et de Pradeau, a fréquemment marqué sa désapprobation par des murmures. On a coupé, pour la seconde représentation, quelques passages par trop brutaux et quelques sermons par trop longs; cela n'a pas empêché les spectateurs, — même ceux, moins démonstratifs, des fauteuils d'orchestre, — de murmurer très-haut et très-distinctement.

Ces réserves faites, est-ce à dire que l'œuvre soit médiocre? Est-ce à dire qu'un autre que Dumas pourrait en faire autant? Pas le moins du monde. Ces personnages, c'est vrai, ne vivent pas réellement; il y a des moments où l'on sent en eux les ressorts: cette histoire d'une société mystérieuse dont *Cantagrac*, moitié Rodin et moitié Gaudissart, est le mirifique représentant, ne vaut pas même, au point de vue de la vraisemblance, la pauvre société des *Teires* qui fut un des fiascos de Balzac; cette tirade de *Cantagrac* sur la société actuelle qui croule, celle de *Daniel* sur l'origine sinistre de l'homme et sur la disparition de la tribu d'Ephraïm, celles de *Claude* sur la balistique, le devoir, le patriotisme, le droit, la force et la fraternité humaine, ont, beaucoup plus d'éclat que de profondeur. Mais à côté de cela, il y a des détails de premier ordre: là où l'auteur dramatique se réveille, il réveille égal à lui-même, il est spirituel, incisif, mordant, — étonnant même, ce qui est la grande affaire.

Mais, il faut bien le répéter, Dumas fils est dans une voie complètement fautive: le drame instructif et moralisateur date de loin; Diderot en a fait l'essai, et on peut même dire que tous les auteurs dramatiques qui débâtent récemment l'épave sans s'en douter, et mettent de grandes phrases au service d'une intrigue enfantine.

Après tout, pourquoi s'étonner? Dumas n'est-il pas un débutant? N'a-t-il pas commencé à étudier sérieusement les sciences, la physiologie entre autres; à l'âge où l'on ne se refait plus? Au lieu de se développer harmoniquement avec les qualités intellectuelles qui lui avaient suffi jusqu'à là, il a essayé de se re-faire complètement, il a essayé de s'ouvrir des horizons nouveaux, et, avec l'ardeur d'un néophyte et la passion d'un jeune homme, il a voulu faire profiter le monde entier de ses nouvelles découvertes, multipliées par sa puissante imagination, et éclairées par la lumière sans reflets d'un cabinet de physiologie.

La femme de Claude, malgré de grandes qualités et le nom de son auteur, n'ira probablement pas jusqu'à la cinquantaine représentation. Après quoi, une nouvelle tentative de Dumas fils nous dira si l'auteur dramatique est en voie de transformation ou en voie de dissolution. Quoi qu'il arrive, l'auteur du *Demi-Monde*, de la *Dame aux camélias* et de *Diane de Lys* sera probablement regardé par la postérité comme le plus grand auteur comique du siècle, car on ne juge un écrivain que par ses meilleurs ouvrages.

La nouvelle pièce de Dumas fils a été le grand événement de ces quinze derniers jours. Elle a absorbé presque toute notre attention. Aussi avons-nous à peine le temps et la place nécessaires pour parler des autres événements. Nous passerons sous silence un grand concours d'art... capillaire, qui a eu lieu dans la salle Valetino. La vente des tableaux et objets d'art qui formaient la collection de feu Théophile Gautier aurait mérité une mention spéciale, car elle contenait quelques œuvres du plus haut intérêt: la *Panthère noire* de Lafit, un des chefs-d'œuvre de Gérôme, a été vendue 8.100 francs; la *Diane* de Baudry, merveille de couleur, 6.000 fr.; la *Lady Macbeth* de Delacroix, tableau-écluse, 7.000 fr.; une étude d'Ingres, 8.600 fr., etc., etc. Enfin, la coupe du roi de Thulé, grand opéra en trois actes de Diaz qui a remporté un prix au concours, devrait être entrée avec plus d'égards que nous ne pouvons le faire en ce moment; bornons-nous à dire que malgré des décors splendides, un superbe ballet et des recettes de onze à douze mille francs, cet ouvrage, un peu faible pour la vaste salle du Grand Opéra, n'est pas destiné à prendre place parmi les partitions qui feront le tour de l'Europe.

E. A. D.

#### Grande-Bretagne.

NECROLOGIE. — Le docteur Lushington, magistrat anglais, ancien membre de la Chambre des Communes, d'où il sortit en 1841, après s'être fait remarquer parmi les promoteurs de la réforme électorale, vient de mourir à Surrey, à l'âge de 91 ans.

Décidément le canton de Lincoln se sépare des autres Etats diocésains de l'évêché de Bâle dans le conflit avec M<sup>r</sup> Lachat. Le gouvernement de ce canton a déclaré ne pas pouvoir adhérer aux décisions de la conférence diocésaine de Soleure et ne pas vouloir entrer dans des négociations ultérieures, du moment qu'une partie de ces décisions sont déjà entrées en vigueur.

TURQUIE. — Le 16 janvier, à ouïe lui le signataire du contrat de mariage du prince héritier, Mohamed-Toufik-Pacha, avec la fille de feu Elhann-Pacha, en présence des hauts fonctionnaires du gouvernement et des consuls généraux. Suivant la coutume orientale, des présents ont été distribués. Les deux jours suivants, il y a eu courses de chevaux et de dromadaires, et grand bal le 18 au palais.

Guizret-Ziver-Bey, premier chambellan du

sultan et son envoyé, a remis le firman de mouchir aux princes Hussein-Pacha, Hassan-Pacha, Toussoun-Pacha et Ibrahim-Pacha, ainsi que des décorations pour les cinq princes fiancés. Ziver-Bey a aussi apporté de magnifiques présents pour les princesses dont le mariage a lieu en ce moment. La sultane valide a aussi envoyé des présents pour les deux princesses Fatma Hanoum et Zénal Hanoum, filles du khédive.

GRÈCE. (Corresp. part. du JOURNAL DE ST-PÉTERSBOURG.) Athènes, 27 décembre (8 janvier).

La dissolution de la Chambre, qui n'a pas eu même l'occasion de se prononcer soi pour, soit contre le cabinet actuel, et dont toute l'activité sous le ministère Deligeorgis s'est bornée au vote du budget et à l'examen de quelques projets de loi de peu d'importance, a en général produit une fâcheuse impression sur le public d'Athènes. Tout le monde désirait vivement être éclairé sur les causes réelles de cette dissolution, qu'on considère comme une mesure intempestive et trop hardie, surtout dans les circonstances actuelles. Le gouvernement n'a pas fait attendre longtemps une explication. Le président du conseil, dans une circulaire adressée aux préfets et sous-préfets en date du 29 novembre, indique les motifs qui ont provoqué la dissolution. Aux termes de ce document, « cette dissolution était une conséquence naturelle de la formation du cabinet actuel, pris dans la minorité, après la démission des ministres de la majorité. C'est la majorité qui gouverne dans les pays constitutionnels; mais ce droit des peuples n'existe plus lorsque la minorité gouverne ou lorsque les élections ont été faussées.

« Dans ce dernier cas, dit encore la circulaire, la Chambre ne remplit plus son but, elle est impuissante et ne peut faire arriver les vœux et les idées du peuple jusqu'aux conseils de la couronne. Après avoir corrompu par de fausses élections les mœurs politiques du pays et du gouvernement, une Chambre a trop d'obligations envers les individus et le gouvernement pour pouvoir être indépendante. Elle ne peut donc contenir le gouvernement dans ses écarts, elle ne peut le dominer, dans l'intérêt du pays, que d'une manière accidentelle.

Cet exposé officiel des motifs de la dissolution de la Chambre, malgré les arguments qu'il renferme, a peu contribué à réconcilier l'opinion publique avec les actes du gouvernement; on ne veut pas admettre qu'une assemblée représentative puisse être condamnée en bloc comme illégalement élue, surtout après qu'on l'a laissée fonctionner durant une session entière.

D'autre part le droit que le chef du cabinet s'attribue, dans la circulaire, de déclarer la Chambre illégalement élue, a donné à l'opposition le prétexte d'ouvrir dans les journaux une discussion sur les deux prérogatives royales considérées, jusqu'à présent, comme incontestables — celle de choisir les ministres dans n'importe quel parti et de dissoudre la Chambre. Les organes de l'opposition s'efforcent de combattre le point de vue auquel s'est placé le chef du cabinet: ils déclarent hautement que ce n'est point aux ministres, mais à la Chambre elle-même, qu'appartient le droit de vérifier les élections de ses membres.

La mesure du gouvernement à l'égard de la Chambre est diversement interprétée dans le public et dans les cercles diplomatiques. Les uns voient dans la dissolution une manœuvre du chef de cabinet, qui, vivement préoccupé de son maintien au pouvoir et du manque d'appui dans la Chambre, où son parti se trouvait en minorité, voulait essayer de se créer un parti au moyen de nouvelles élections.

Comme l'ancienne Chambre se montrait disposée à accepter la solution de la question du Laurium par un arrangement à l'amiable entre les parties, sa dissolution précipitée a donné lieu de supposer qu'il n'entrerait nullement dans les vues de M. Deligeorgis de favoriser ces dispositions, mais qu'il espérait, au moyen de la convocation d'une nouvelle Chambre, pouvoir former un parti assez fort pour rejeter ce mode de solution.

Telle est en résumé l'opinion des pessimistes. Quant aux optimistes, ils croient voir dans la dissolution l'intention du chef du cabinet de se débarrasser de la pression de la Chambre et d'avoir les coudées plus franches dans les négociations tendant à résoudre la question à l'amiable.

Les événements ultérieurs nous démontrent laquelle de ces deux suppositions est la plus fondée, car pour le moment il est tout à fait impossible de découvrir le fond de la vérité, vu les nombreuses versions qui circulent dans la presse et dans le public au sujet des actes et des intentions du ministère. Toutefois nous devons ajouter que la situation du moment porte les germes de graves complications ultérieures, si le gouvernement n'avise pas aux moyens de les prévenir à temps.

Il nous reste à vous dire quelques mots de l'état actuel de la question du Laurium. Il y a quelques jours, le bruit s'était répandu en ville que le gouvernement avait entamé des pourparlers, avec quelques banquiers hellènes d'Athènes et de Constantinople dans le but d'amener un arrangement à l'amiable de cette affaire. On citait les noms de M. Renieri, fondateur de la Banque nationale; de M. Szalozni, fondateur des assurances maritimes; de M. Melas, banquier de Londres, et de M. Singro, de Constantinople, qui, après avoir émis les clauses d'un arrangement, les avaient proposées tant au gouvernement qu'à la compagnie Roux-Serpieri. Ces banquiers se chargeaient de fonder une nouvelle société d'exploitation des mines et minerais du Laurium avec un capital de seize millions de francs, dont treize devraient être payés à la compagnie Roux-Serpieri comme indemnité et trois millions étaient destinés à former le capital de réserve de la nouvelle société. Les propositions de ces capitalistes ont été acceptées, à ce qu'on dit, par la compagnie Roux-Serpieri et rejetées par M. Deligeorgis.

Un autre groupe de capitalistes, ayant à sa tête M. Baltazzi, banquier renommé de Constantinople, se prépare aussi à proposer au gouvernement son projet d'arrangement, dont les conditions, à ce qu'on assure, seraient plus favorables que celles du premier groupe de capitalistes. Toutefois, dans l'état d'incertitude qui plane sur les résolutions du cabinet, on ne peut pas encore supposer que ces nouvelles propositions soient agréées par le ministère.

Vous savez déjà que les gouvernements de France et d'Italie ont fait des démarches auprès des cabinets de Berlin, de Londres, de Vienne et de St-Petersbourg pour provoquer leur intervention dans la solution du litige de

Laurium. Il paraît que ces démarches ne sont pas restées sans résultat. Il nous revient que le ministre de Russie, conformément aux ordres qu'il aurait reçus de son gouvernement, a donné à M. Deligeorgis le conseil amical de ne pas pousser trop loin sa raideur et de tâcher de s'entendre avec les représentants de la France et de l'Italie, sur un mode de solution de la question. Après le ministre de Russie, le représentant de l'Autriche-Hongrie a fait aussi des démarches auprès du chef du cabinet pour lui faire accepter l'arbitrage.

Jusqu'à présent M. Deligeorgis s'est abstenu de se prononcer catégoriquement sur la proposition autrichienne, et on ignore s'il est disposé à l'approuver ou s'il compte la rejeter. Dans tous les cas les démarches des ministres de Russie et d'Autriche-Hongrie doivent être considérées comme le dernier effort tenté par les cabinets neutres pour amener une solution de l'affaire en litige.

Le ministère vient d'être complété par trois nouveaux membres: M. Sotiri Petmezas, officier d'état-major de l'armée de terre, a été nommé ministre de la marine, M. Calliphronas ministre de l'instruction publique et M. Halkiopoulos, ministre de la justice.

L'oncle de S. M. le roi George, le prince Frédéric de Glücksbourg, arrivé au commencement du mois de décembre avec toute sa famille, se propose de rester dans notre ville pendant tout l'hiver.

#### Amérique.

400 soldats et volontaires ont attaqué à Médos les Indiens retranchés dans des caves, près de Klanah, dans l'Oregon. Les troupes ont dû se retirer après un combat qui a duré tout un jour; ils ont perdu 40 hommes tués ou blessés.

Voici, d'après un rapport officiel, la statistique de la population indienne aux Etats-Unis. Il reste actuellement de la race des Peaux-Rouges, habitants primitifs du grand continent américain, 300.000 Amérindiens, suivant l'évaluation qui en est faite. Ce ne sont pas absolument, pour la totalité, des sauvages; près d'un tiers dans ce nombre, c'est-à-dire 97.000, figurent dans le rapport « comme civilisés » et 125.000 comme « demi-civilisés ». Le rapport a le soin d'expliquer que le niveau de la civilisation, dans ce calcul, a été fixé en faisant une juste part aux habitudes et aux traditions de la race.

On suppose que les tribus « complètement barbares » ne comptent pas plus de 78.000 personnes. Dans ce nombre, on peut considérer qu'une grande partie est de fait inoffensive; ils n'ont pas abandonné les coutumes de leurs ancêtres, mais ils ne commettent aucun acte d'hostilité contre le gouvernement. On assure que le nombre des sauvages qui livrent combat, ou dont les déprédations et le maraudage font l'objet des récits que nous lisons de temps à autre, n'excède pas en ce moment 8.000. Nous avons donc tous les chiffres du problème. Il reste à compter ou à conquérir une petite bande de sauvages; un plus grand nombre peut être tiré de la barbarie, et 200.000 Peaux-Rouges environ n'ont besoin que d'être maintenus dans les habitudes qu'ils ont adoptées plus ou moins imparfaitement, et qu'ils sont constamment disposés à abandonner.

#### Chine.

(Corresp. part. du JOURNAL DE ST-PÉTERSBOURG.) Pékin, 25 novembre (7 décembre).

L'ambassade mongole envoyée au Thibet dans le courant de l'année 1869, pour solliciter la nomination d'un nouveau khoutoukhout et dont le chef était le da-lama d'Ourga, n'est retournée à Ourga qu'en septembre de l'année courante. Comme il résulte des renseignements que je vous ai fournis dans mes lettres précédentes sur la nomination du nouveau khoutoukhout *Djantson-Damba*, la mission de cette ambassade a en un plein succès, bien que la durée de son voyage ait été plus considérable qu'on ne l'avait prévu.

Une foule innombrable s'était portée à la rencontre du da-lama qui venait en ligne directe du sanctuaire des lamaïstes et qui le premier avait contemplé le khoutoukhout *redivivus*. Le da-lama, qui s'était rendu dans le Thibet par Pékin, Nankin et par la province de Su-tchouan, a effectué son voyage de retour par la route des anciennes expéditions qui s'étaient rendues dans le Thibet, c'est-à-dire par le Koukounor et par les pays mahométans. Il a passé au sud des villes de Sou-tchéou et Gan-tchéou, et dans les districts embrassés par l'insurrection, il s'est dirigé par les montagnes, en évitant soigneusement les lieux habités. A ce prix il a fait le trajet sans encombre.

La nouvelle ambassade chargée d'amener le « saint » s'organise et doit quitter Ourga le seizième jour du mois « blanc » de l'année prochaine (c'est-à-dire dans les premiers jours de février 1873). Bien que l'expédition soit conçue sur un plan plus simple que celles d'autrefois, elle nécessitera cependant de très grandes dépenses. A cet effet toute la population des Etats khalkhas est mise à contribution et est surchargée en ce moment d'impôts considérables. Conformément à ce que je vous écrivais dans ma lettre du 3 (15) juillet (1), l'expédition aura pour chef le prince Daitchen-Van du district (*aimak*) de Sain-Noin, assisté de deux autres princes. Le principal personnage ecclésiastique sera le khamba-lama d'Ourga, enfin le gouvernement de Pékin y sera représenté par un *amban* manchou suivi, non point de quatre personnes, comme je vous l'écrivais dans ma lettre précitée, mais seulement d'un secrétaire et d'un *dzargoutché* (employé des douanes).

En partant au mois de février 1873, l'expédition compte être de retour avec le khoutoukhout en automne 1873, c'est-à-dire à l'époque où le saint aura atteint l'âge de cinq ans; selon l'avis du da-lama d'Ourga, il est absolument nécessaire que le khoutoukhout soit installé à Ourga avant l'âge de 6 ans pour échapper au sort de plusieurs de ses prédécesseurs qui sont morts très-jeunes faute d'avoir pu supporter le climat de la Mongolie septentrionale, si différent de celui du Thibet.

Au dire du da-lama, retourné à Ourga en septembre, la partie de la province de Gan-Sou qu'il a traversée est toujours infestée par les insurgés, dont les bandes, moins nombreuses, il est vrai, qu'autrefois, rôdent toujours autour des lieux habités. Les meurtres et les pillages se renouvellent toujours, mais en même temps les troupes chinoises avancent graduellement, en occupant les localités dévastées et abandonnées, et l'on peut facilement se figurer que la population choisit de ces localités qui a survécu jusqu'ici repoussée les autori-

(1) Voir le n° 216 du Journal de St-Petersbourg de 1872.

tés et les troupes chinoises à bras ouverts et comme des libérateurs.

Dans les derniers temps on peut même constater que les opérations des Chinois ont tourné à l'offensive contre les insurgés. Tzin-Van, généralissime de l'armée chinoise, placé au mois d'août 1871 à la tête de la division d'Ou-routzi, a mobilisé les troupes de la ville d'An-si (qui est au pouvoir des Chinois, ainsi que Barkul, — cf. ma lettre du 17 (27) mars 1872 (1), celles de plusieurs autres camps, et notamment celles de la « banrière verte » troupes des provinces chinoises proprement dites; il a mis sur pied les milices des camps de Tsi-tai et de Gou-tchen, deux villes dépendantes de Barkul et situées à l'ouest de celle-ci, sur la route d'Ou-routzi, de même que celles de Din-si. En février 1872 il a atteint Barkul, d'où en avril il a envoyé un fort détachement à Gou-tchen. En même temps il a demandé que les troupes occupant Khobdo fussent également mises à sa disposition et il se propose d'entreprendre conjointement avec elles, un mouvement dans la direction de Manas. Les opérations du général Tzin sont secondées par un corps de cavalerie manchoue, de la province de Khet-lou-tzian (la plus septentrionale de toute la Manchourie), qui doit se trouver actuellement à Barkul.

Les Chinois ne restent donc point dans l'inaction. Les renseignements ci-dessus, bien que de source chinoise, s'accordent très bien avec ceux d'une tout autre origine que je vous communiquais dans ma lettre du 15 (27) mars. Je crois devoir ajouter que le gouvernement de Pékin a publié dans ces derniers temps une proclamation aux termes de laquelle la ville de Sou-tchéou, située tout près de la porte occidentale de la Grande Muraille dite Tziou-gouan, l'un des principaux foyers de l'insurrection dans cette partie de la province de Gan-Sou, est actuellement au pouvoir des troupes chinoises. Barkul, au nord, et Sou-tchéou, au sud, sont donc aujourd'hui les bases des opérations des troupes chinoises, et dès lors on peut considérer que le passage occidental de la grande muraille est presque entre les mains du gouvernement.

Pour ce qui est de la Mongolie, la tranquillité n'y a point été troublée de toute cette année. Des bandes de pillards et de maraudeurs ont fait leur apparition en automne sur les confins sud des districts Khalkhas, mais elles ne se sont point avancées dans l'intérieur du pays, comme elles l'avaient fait précédemment à plusieurs reprises.

Les épidémies qui décimaient les troupeaux des Mongols diminuent graduellement et tendent à disparaître dans certaines localités. La population respire plus librement et ne porte plus ses plaintes que sur les lourdes charges qu'entraîne pour elle le séjour des troupes chinoises, auxquelles cependant elle est redevable de la sécurité dont elle jouit. Le détachement chinois occupe encore Ourga; les troupes Toulakares ont été définitivement transférées à Ouliansoutai, et le Tzagan-Ghyghen avec ses Kalouksa a reçu ordre de reprendre ses quartiers dans sa résidence ordinaire, à Boulouktokho.

DERNIÈRES DÉPÊCHES.

AGENCE INTERNATIONALE.

Berlin, samedi 25 janvier après-midi.

A l'occasion de la discussion sur le budget des affaires étrangères dans la Chambre des députés, le prince de Bismarck a déclaré aujourd'hui, en parlant des derniers changements ministériels, que la charge des travaux qui lui incombait était trop grande, sa santé étant affaiblie. Il a ajouté qu'il considérait comme impossible qu'un autre qu'un homme d'Etat prussien soit chancelier de l'Empire et il a insisté sur l'unité entre la Prusse et l'Empire, personnifiée par l'empereur. Le prince de Bismarck a dit encore qu'il ne saurait être question de divergences de vues entre lui et d'autres ministres prussiens et que c'est sur son insistance à lui que le comte de Roon a accepté la présidence du conseil.

Autre dépêche.

Vienne, samedi 25 janvier, après-midi.

L'*Österreichische Correspondenz* annonce qu'on attend pour la première moitié du mois de juin l'arrivée de l'empereur d'Allemagne à Vienne et que cette nouvelle semble dès à présent à peu près indubitable.

#### DERNIÈRES NOUVELLES.

ALLEMAGNE.

PRUSSE. — La *Norddeutsche Zeitung* du 24 janvier nous apporte le texte de la lettre adressée par S. M. l'empereur et roi Guillaume au chancelier de l'empire, prince de Bismarck, en lui envoyant les insignes, enrichis de diamants, de l'ordre royal de l'Aigle-Noir. En voici la traduction:

« Berlin, le 1<sup>er</sup> janvier 1873.

« Vous savez, avec quel serrement de cœur (*schwerem Herzen*) j'ai acquiescé à votre désir, en vous libérant de la présidence de mon ministère. Quant à moi, je suis au prix de « quelques fonctions physiques et morales » vous avez rempli ces fonctions pendant dix ans; aussi ne puis-je pas hésiter plus longtemps à vous accorder un allègement de travail.

« Dix années marquées par de grands événements se sont écoulées depuis le jour où vous vous rendîtes à mon appel, en vous plaçant à la tête des affaires prussiennes. C'est pas à pas que vos conseils et vos efforts m'ont mis en mesure de déployer les forces de la Prusse et d'amener l'Allemagne à l'unité. Votre nom est tracé en caractères ineffaçables dans l'histoire de la Prusse et de l'Allemagne, et les témoignages de la reconnaissance de tous ont été à la hauteur de vos mérites.

« Si je consens à ce que vous renonciez à l'administration des affaires prussiennes, que vous dirigiez d'une main si sûre et si ferme, vous continuerez cependant, en dirigeant les affaires politiques de la Prusse en connexion avec votre poste de chancelier de l'Empire, à rester dans les rapports les plus étroits avec l'administration du royaume.

« En vous conférant les insignes en diamants de mon ordre de l'Aigle-Noir, je tiens à vous « donner par là un nouveau témoignage de ma très haute estime et de mes sentiments de gratitude, qui ne s'effacront jamais.

« Puisse l'allègement du travail qui vous est accordé assurer le raffermissement de votre santé, autant que vous l'espérez et autant que je le désire, afin que vous soyez en état de consacrer longtemps encore vos services éprouvés à notre patrie restreinte comme à notre grande patrie!

« Votre roi bien dévoué et reconnaissant.

(Signé) « GUILLAUME. »

L'*Östpreussische Zeitung* publie le texte d'un discours prononcé le 19 janvier par le général de Mantuffel, chef des troupes allemandes d'occupation en France, à la cérémonie d'inauguration d'un monument en l'honneur des militaires allemands tués sous les murs de Metz. Ce discours contient, entre autres choses, le passage suivant:

« Il n'y a pas de jugement impartial lorsque les passions éteignent la voix, mais où trouver le peuple chez lequel la voix des passions ne se ferait pas entendre, après des événements comme ceux de la dernière guerre! Je crois que l'histoire finira par rendre justice au maréchal Bazaine et à sa brave armée et prouvera clairement que cette armée devait succomber à l'investissement dans lequel le prince Frédéric-Charles la tenait ensermée. Ce que je suis affirmé, c'est que moi, et ceux qui étaient à mes côtés sur le plateau de Sainte-Barbe, pendant ces deux journées, nous avons jugé le maréchal Bazaine, ses généraux et ses soldats à la hauteur de nos propres troupes, et que notre cœur a battu d'une reconnaissance d'autant plus vive de ce que nous avons pu résister victorieusement à une pareille attaque et à de pareilles troupes. »

FRANCE.

On lit dans la *Correspondance de Paris*:

« Nous pouvons garantir l'exactitude de la

(1) Voir le n° 213 du Journal de St-Petersbourg de 1872.

nouvelle suivante, concernant les dispositions testamentaires prises par l'empereur Napoléon III.

« L'empereur avait fait deux testaments, l'un en 1859, l'autre en 1865; tous deux ont été déposés par lui chez son notaire, M. Moquard, et aucun d'eux ne contient de stipulations politiques. Le dernier seul donne quelques indications relatives à l'éducation du prince impérial.

« Peu de temps avant la mort de l'empereur, M. Moquard lui ayant écrit pour lui demander s'il désirait qu'il lui envoyât ces deux testaments, dont le dernier n'est en réalité qu'un simple codicille, l'empereur lui dit de les garder et d'en envoyer seulement celui de l'impératrice, également déposé dans l'étude de M. Moquard, rue de la Paix.

« Aucun testament ni codicille n'a été fait par l'empereur depuis 1865.

« On mande de Nantes, 21 janvier, soir, que la tourmente, qui avait continué toute la nuit précédente, s'est complètement apaisée. A Bordeaux la tempête continuait le 21 au soir.

ESPAGNE.

Madrid, 21 janvier, soir. — La Chambre des députés discute le projet de loi sur le recrutement établissant le service obligatoire. Le ministre de la guerre défend le projet.

« Il est donné lecture d'un projet de loi sur le recrutement. La proposition de modifier l'impôt sur les décorations et les titres de noblesse a été prise en considération par 64 voix contre 29.

Senat. — Les sénateurs républicains et radicaux présentent plusieurs pétitions demandant l'abolition de l'esclavage. M. Suarez Juelan demande le dépôt de tous les documents et notes échangées avec les Etats-Unis, pour éclaircir la vérité

## MAISONS RECOMMANDÉES.

**G. M. HUTTON & Co**  
VÉRITABLES MACHINES À COUDRE AMÉRICAINES  
de WHEELER & WILSON  
Petite Morskaja, n° 14, au 1<sup>er</sup> ét.

VÉRITABLES Cigares de la HAVANE  
**J. SPORHASE**  
Rue Michel, n° 2, vis-à-vis de l'hôtel Klée.

UNE DEMOISELLE  
de bonne famille, diplômée, désire donner des leçons de langues et de sciences. S'adr. Kiritchina, n° 13, log. 3, de 10 h. à midi.

A VENDRE  
pour cause de départ immédiat, un mobilier complet de salon, salle à manger, 2 chambres à coucher, cabinet de toilette, antichambre, cuisine et vaisselle, coupé et traîneau.  
S'adresser de midi à 5 heures, Fontanka, n° 15, logement n° 1.

**SONNERIE À AIR.**  
**Winterhalter & Co**  
Canal Catherine, maison n° 12, log. n° 5, 2<sup>e</sup> ét.  
Moscou, boul. Petrovsky, n° 10, près l'Ermitage.

**OFFICE DE PUBLICITÉ**  
**RUD. MOSSE**  
Grosse Friedrichstrasse, n° 66, à Berlin.

**LE DÉPOT GÉNÉRAL**  
DE MON  
**EAU ANATHÉRINE POUR LES DENTS**

se trouve au magasin de MM. Stoll & Schmidt, à St-Petersbourg, au coin du Kirpitschni pérouloek, maison Kononow.  
Prix du flacon 1 r. 30 c.  
J. G. Popp, à Vienne.  
méd. dentiste de la cour imp. royale.

**LE COMPTOIR DE BANQUE**  
de Mawrikij Nelken  
à Varsovie et à St-Petersbourg

achète toute espèce de papiers et fonds, cotés aux Bourses de St-Petersbourg et de Varsovie, au cours du jour.

Aux mêmes conditions que les autres banques, le comptoir de Mawrikij Nelken, tant à St-Petersbourg qu'à Varsovie, accepte des dépôts et ouvre des comptes-courants aux personnes qui déposent au moins 100 r., payant 7 0/0 par an.

Le comptoir fournit des avances contre nantissement de tous papiers cotés à la Bourse de St-Petersbourg. Le montant de l'avance est fixé à 5 0/0 et 10 0/0 au-dessous du cours de la Bourse.

**MAWRIKIJ NELKEN.**  
Perspective Nevsky, n° 14, maison Maderni.

**FABRIQUE D'OBJETS ET DE BIJOUTERIE**  
EN MALACHITE ET EN LAPIS LAZULI  
**J. SPORHASE**  
Rue Michel, n° 2, vis-à-vis de l'hôtel Klée.

**HANSENSTEIN & VOGEL**  
(OFFICE DE PUBLICITÉ)  
HAMBURG. Neuerwall, 50.

**HOTEL DEUTSCHER KAISER**  
à Berlin

au centre de la ville, SCHADOWSTRASSE, N° 4, tout près des „Tilleuls“ offre tout le confort du jour. 60 CHAMBRES TRES-ELEGANTES, 12 SALONS, EXCELLENTE TABLE D'HÔTE. Vins des maisons les plus renommées. BAINS ET EQUIPAGES A L'HOTEL. Service le plus attentif.  
Th. Hoffmann. H. V. 18

M<sup>lle</sup> Ludger, née Rochfort, a la douleur de faire part à ses amis de la mort de son frère, le conseiller d'Etat  
**ALEXANDRE ROCHFORT.**  
décédé à Réval le 10 janvier. 122

A VENDRE  
coupé, calèche, tout neufs, traîneau, harnais, habits de cocher et de domestique. S'adr. Moika, près du pont Bleu, n. Lepin, n° 47, log. 4. 118

**EXPOSITION GRATUITE**  
d'une grande collection de pierres précieuses et objets de bijouterie au Magasin d'objets d'Art de  
**G. TOGNOLATI**  
Grande-Morskaja, maison Leone, n° 39, au coin de la Vossensensky.

M. Webling, de la maison Metcalf & Co, de Londres, joailliers de S. M. la reine d'Angleterre, vient d'arriver avec un grand assortiment de parures et bijoux ainsi que pierres précieuses non montées, telles que diamants, rubis, émeraudes, perles, etc., etc.

Ces objets sont visibles tous les jours, de deux à cinq heures de l'après-midi. 46

**Aujourd'hui dimanche 11 janvier 1873**  
**EXPOSITION**  
DE FLEURS ET DE PLANTES ARTIFICIELLES  
POUR  
APPARTEMENT.  
**BOUQUETS SPLENDIDES.**  
29, Grande rue des Ecuries, n. Bachmakow, 29.  
Magasin Amiot, **A. MARCEROU**, successeur.

**EAU ET POUDRE DES CORDILIÈRES**  
**DENTIFRICES INDIENS.**  
L'eau dentifrice et la poudre des Cordilières guérissent les maux de dents avec la rapidité de la pensée. Toutes les affections dentaires et la carie disparaissent par l'usage quotidien de ce dentifrice. Fabrique et dépôt général à Paris, 61, rue Hauteville; à St-Petersbourg, Moscou, Odessa, Constantinople, chez les principaux parfumeurs et coiffeurs. 77

**UN ANGLAIS** (Agé) cherche une place comme instituteur ou gouverneur. S'adresser au nouvel établissement: Педагогическое общество, Моика, у Кошюнаго моста. 4094

**UNE SUISSE** désire se placer comme surveillante ou première femme de chambre. Elle sait très bien travailler. S'adresser par écrit au bureau du journal, librairie Mellier, aux initiales A. D. 123

**CHEMIN DE FER**  
DE LA  
**BALTIQUE**  
MOUVEMENT ET RECETTES  
du mois de décembre 1872. 140

	1 <sup>re</sup> section, de Port-Baltique à Torno.		2 <sup>e</sup> et 3 <sup>e</sup> section, de St-Petersbourg à Oranienbaum et embranchement de Krasnoé-Sélo.	
	Transport.	Recettes.	Transport.	Recettes.
Voyageurs	22,207	26,362 70	48,118	21,458 62
Bagages	7,145	1,189 18	15,486	1,080 88
Marchandises, grande vitesse	2,756	879 14	11,901	500 20
„ petite „	882,156	77,716 88	66,722	1,607 43
Autres revenus	—	2,474 64	—	1,441 14
Ensemble	—	108,622 54	—	26,087 77
Du 1 <sup>er</sup> janvier au 1 <sup>er</sup> décembre 1872.				
Voyageurs	281,452	329,872 95	976,291	389,018 48
Marchandises de toute espèce	7,678,697	571,770 40	2,538,602	53,671 81
Autres recettes	—	11,989 93	—	13,417 17
Ensemble	—	913,633 28	—	456,107 46
Total	—	1,022,355 82	—	482,195 23
Recette moyenne par jour en déc. 1872.	—	3,503 95	—	841 54
Du 1 <sup>er</sup> janvier au 1 <sup>er</sup> décembre 1872.	—	2,793 05	—	1,317 47
Pour la même époque en 1871.	—	2,464 63	—	1,370 83

**L'ÉTABLISSEMENT POUR LA GYMNASTIQUE**  
médicale, hygiénique et pédagogique  
du docteur H. BENEZET  
(situé à l'édifice de l'Amirauté, sur la grande place)  
sera ouvert jusqu'au 1<sup>er</sup> mai tous les jours, les dimanches exceptés, de 8 à 11 heures et de 3 à 5 heures pour les messieurs, et de midi à 2 heures pour les dames. La gymnastique pédagogique pour les enfants aura lieu tous les jours, pour les garçons de 3 à 5 heures, et pour les demoiselles de midi à 2 h.  
Le professeur D<sup>r</sup> Eck est médecin consultant de l'établissement. 114

**Compagnie Coloniale**  
Etablissement spécial pour la fabrication  
**CHOCOLATS**  
QUALITÉ SUPÉRIEURE

Tous les CHOCOLATS de la COMPAGNIE COLONIALE sont composés, sans exception, de matières premières de choix; ils sont exempts de tout mélange, de toute addition de substances étrangères, et préparés avec des soins inusités jusqu'à ce jour.  
Fondée spécialement dans le but de donner au Chocolat, considéré au point de vue de l'hygiène et de la santé, toutes les propriétés bienfaisantes dont ce précieux aliment est susceptible, la C<sup>ie</sup> COLONIALE ne fait du bon marché qu'une question secondaire; elle veut, avant tout, livrer aux consommateurs des produits d'une supériorité incontestable.

CHOCOLAT DE SANTÉ	CHOCOLAT VANILLÉ	CHOCOLAT DE POCHES
Le demi-kilo.	Le demi-kilo.	Le demi-kilo.
BON ORDINAIRE..... 3 fr. 50 c.	BON ORDINAIRE..... 3 fr. 50 c.	BON ORDINAIRE..... 3 fr. 50 c.
EXTRA..... 4 „	EXTRA..... 4 „	EXTRA..... 4 „
EXTRA..... 5 „	EXTRA..... 5 „	EXTRA..... 5 „

**ENTREPOT général à Paris, rue de Rivoli, 132**  
Dans toutes les villes de France et de l'Étranger, chez les principaux Commerçants.

## AVIS.

Représentant des principales maisons de Paris qui fabriquent la Quincaillerie de bâtiments, je puis offrir aux condition les plus avantageuses et à des prix excessivement modérés (Prix de fabrique) la Quincaillerie de luxe: telle que:

Crémones, Espagnolettes, Boutons de porte en bronze et en cristal, Poignées de portes, Boules de rampes, Serrures ordinaires, Serrures de sûreté, Verrous en cuivre et en bronze doré, Pivots autograissoirs, Plaques de propreté en cristal, Porte-chapeaux en cuivre, etc., etc., qui s'emploient dans la construction des hôtels et des maisons d'habitation.

A ces articles j'ai joint la serrurerie pour MM. les Ebénistes et un grand assortiment d'objets en Carton-Pierre pour la décoration des appartements.

A la volonté des acheteurs les prix seront faits en francs ou en roubles argent, marchandise livrable à Paris, ou en roubles argent, marchandise rendue à domicile à St-Petersbourg franco de droits de douane et de tous autres frais.

**GASPARD GOETSCHY, magasin de papiers peints.**

Perspective Nevsky, n° 6, en face la Petite Morskaja.

**PRÉCEPTEUR** Un instituteur suisse diplômé muni d'excellents certificats et références, ayant passé plusieurs années en Allemagne et en Hollande, désire trouver une place de précepteur dans une famille ou de professeur à une école secondaire. S'adr. à M. Dubois, rue du Mont Blanc, n° 20, à Genève (Suisse) V. 365, a.). 113

**A VENDRE UN BEAU MOBILIER**  
pour 7 chambres, et le logement composé de 7 pièces est à louer. S'adr. au coin de la p. Nevsky et de la Nadejdaïka, n. Yacovlev, log. n° 25. 78

**A VENDRE** un traîneau en très bon état. S'adresser Grande Millionnaïa, n° 29, log. 42. 121

**A LOUER** un logement élégant, au bel étage, 15 chambres, eau et gaz, entrée à part, pour 4000 r. par an. En cas de besoin on peut ajouter 5 chambres de plus. Rue Gagarinskaja, n° 5. Visible jusqu'à midi. 141

**UNE DAME**  
désire donner des leçons d'anglais, d'allemand et de musique. — S'adresser rue des Ecuries, maison Bachmakow, au comptoir Anglais. 98

**MAN SUCHT** eine perfekte Köchin, eine Deutsche, die sich auf französische Küche versteht und einen Koch ersetzen kann.  
Zu erfragen im Magazin Anbray, Grosse Stallhofstrasse. 112

**RAISINS**  
Poires duchesse, Mandarines et ORANGES.  
Fruits confits de Paris et d'ici, Gaudes d'Obrecht, Fruits en carafons, gros pruneaux fleuris, Dattes d'Alger.

**PIGNOLIS LAITEUX.**  
Fromages Parmesan, Chester, Roquefort, etc. Sardines de Rodet et de Canot.

**HOMARDS BATTY**  
Pâtés de Henri dans des pots et dans des boîtes de fer-blanc.

Liqueurs de la Martinique, Crème de vanille, Chartreuses françaises, Kirsch-wasser suisse, Absinthe en cruches, Gin hollandais en demi-cruches, VINS et HUILES.

et autres articles gastronomiques. 183  
**AUX MAGASINS DE FRUITS ET DE VINS DE**

**VIOLICHINE**  
Grande Morskaja, n° 23; Persp. Nevsky, en face de la ligne des Orfèvres, n° 1, m. Kondraschew.

**AUVRAY.**  
**MODES.**  
Grande rue des Ecuries.

Préviens les dames que M<sup>me</sup> Cardon, connue pour la vente de toutes sortes de dentelles anciennes et modernes, est entrée chez elle afin de donner de l'extension aux affaires et qu'elles trouveront toujours un grand choix de garnitures complètes des plus hautes nouveautés, un grand assortiment de volants de Valenciennes, Malines, Chantilly, Guipures blanches et noires, ainsi que des toiles de Hollande de toutes largeurs et des plus belles qualités pour trousseaux à des prix très avantageux. 109

**AVIS.**  
**Consulat impérial d'Allemagne à St-Petersbourg.**

En vertu de la loi du 8 novembre 1867, je porte à la connaissance du public que les demandes d'immatriculation sont acceptées dorénavant par écrit, ou bien verbalement, aux heures de réception, à la chancellerie du consulat impérial, Vassili Ostrow, 8<sup>e</sup> ligne, maison Kenig.

Les personnes qui désirent se faire immatriculer, doivent être munies des documents constatant leur qualité de ressortissants de l'un des Etats de l'Allemagne (passéport national allemand, certificat d'origine, ou, éventuellement, extrait de baptême ou de naissance et acte de mariage), et présenter ces documents à la chancellerie susdite.

L'inscription dans les registres matriculaires a lieu pour la durée de l'année courante. La demande d'immatriculation doit être, par conséquent, renouvelée chaque année.

L'immatriculation assure aux ressortissants de l'empire d'Allemagne le maintien de leur indigénat national, même dans le cas où leur séjour à l'étranger entraînerait à lui seul la perte de cet indigénat, et elle a pour conséquence que les intéressés n'ont plus besoin de renouveler ni leur passeport national, ni leur certificat d'origine.

On délivre, sur demande, un « attestat » constatant l'immatriculation, lequel facilite l'obtention d'un permis de séjour russe.

Désormais l'ambassade impériale d'Allemagne à St-Petersbourg ne délivrera plus de certificats de protection (Schutzscheine).

Les frais d'immatriculation sont fixés comme suit:

1<sup>o</sup> Pour l'immatriculation elle-même: 3 marcs, ou 1 thaler.

2<sup>o</sup> Pour l'attestat constatant l'immatriculation, 3 marcs, ou 1 thaler.

Le consul impérial d'Allemagne

**Docteur Busch,**  
Conseiller de légation.

**LES FONDATEURS DE LA SOCIÉTÉ PAR ACTIONS**  
**HOTEL DE L'EUROPE**  
**A ST-PETERSBOURG**

ont l'honneur de porter à la connaissance du public qu'en vertu des §§ 4 et 5 des statuts de la Société par actions « Hôtel de l'Europe » à Saint-Petersbourg, sanctionnés par S. M. l'Empereur, la souscription aux 45 des actions, soit 12,000 actions à 100 r. pièce, aura lieu le mardi 16 janvier, de 10 heures du matin à 3 heures de l'après-midi, au comptoir de la Banque de commerce de Volga-Kama, perspective Nevsky, maison de l'église arménienne.

On verse en souscrivant, à titre de caution, 10 00 du montant souscrit, soit en argent comptant soit en valeurs reçues à la Bourse.

Le résultat de la souscription et, s'il y a lieu, de la réduction qui pourra devenir nécessaire, sera communiqué, aussitôt après la clôture de la souscription, par la voie des journaux.

Le versement des 50 premiers pour cent, soit de 50 r. par action, donnant droit à recevoir des titres provisoires, devra avoir lieu à la Banque de Volga-Kama dans la huitaine qui suivra la répartition, et les cautionnements seront restitués.

Les époques des autres versements seront fixées par l'assemblée générale des actionnaires. En tous cas le capital nominal des actions devra être versé intégralement dans le délai d'une année, conformément au § 7 des statuts.

Le dernier cinquième des actions, soit 3,000 titres qui ne sont pas livrés à la souscription publique, est souscrit par les fondateurs en vertu du droit que leur concède l'article 5 des statuts.

La première assemblée générale des actionnaires aura lieu lundi 29 janvier. Quant au lieu de réunion et aux objets dont l'assemblée sera saisie, une publication ultérieure les fera connaître.